

Chapitre I

LE DIMANCHE, UN JOUR COMME LES AUTRES ?

La planète terre devient un grand village : d'autres l'ont dit avant nous. Quelques heures suffisent à boucler le tour du monde, et Internet vous relie instantanément au petit cousin émigré en Argentine. Le jour et la nuit, la semaine et le dimanche, le travail et les loisirs se confondent dans un temps indifférencié qui ne mesure plus que l'usure et le vieillissement, là où calendrier et horaires réglaient naguère l'ensemble de la vie sociale. Aussi allons-nous interroger le mystère du temps, pour poser plus directement la question du « Jour du Seigneur », délicate pour le chrétien alors que les saisons et les jours se ressemblent de plus en plus, et que la loi elle-même protège de moins en moins le dimanche.

Le rythme de la vie

La vie est rythmée : nous n'y pouvons rien : « *Il y a un temps pour tout*, dit le Sage dans la Bible, *un temps pour naître, et un temps pour mourir, un temps pour planter, et un temps pour arracher, un temps pour pleurer, et un temps pour rire* » (Eccl 3). Donner et recevoir : ce va-et-vient est

celui de l'amour, la palpitation du cœur qui bat. Quiconque triche avec cette alternance du faire et du laisser faire le paie de son équilibre moral ou physique. Toute vie humaine est une symphonie dont la mesure est à deux temps.

La Bible donne le rythme fondamental de cette symphonie: sept jours, dont un jour de pause. Casser cela, c'est casser l'homme en sa structure fondamentale. Le temps n'est pas un produit dans lequel nous baignons comme le poisson dans l'eau de son bocal, mais l'éternité de Dieu que l'homme est invité à mettre en musique.

Le «Jour du Seigneur»

«*Le septième jour, Dieu se reposa du travail qu'il avait fait.*» (Gn 2, 2) Non pas qu'il fût fatigué, mais parce que le travail n'est pas un but en soi : le travail n'a de sens que dans l'épanouissement du travailleur, et cet épanouissement est tout entier dans sa vocation à aimer, à vivre en relation avec son Père et avec ses frères, et cela seul le rendra heureux. Cela est vrai de Dieu-travailleur : les six jours de la création se déroulent comme une déclaration d'amour à ceux qu'il a choisis pour fils, et qu'il mettra au monde en les pétrissant de ses mains et les animant de son souffle. Cela est vrai de l'homme travailleur : en confiant la création à l'homme pour qu'il la cultive, Dieu l'invite à y découvrir son amour paternel, et à y répondre par

son amour filial. Le repos du septième jour devient alors pour lui comme pour Dieu l'aboutissement de ce dialogue, la plénitude de leur donation mutuelle.

Mais lorsque le péché eut pénétré le cœur de l'homme, ce jour de joie est devenu jour de mort, jusqu'à ce que la nouvelle création en Jésus, inaugurée par sa résurrection au matin de Pâques nous rouvre l'accès au repos de Dieu, «*dans lequel nous entrons, nous qui avons cru*» (Hb 4, 3). Et c'est pourquoi le calendrier chrétien compte les années avant et après Jésus-Christ, selon qu'elles conduisent au repos de la mort ou au repos de la vie, et la semaine chrétienne compte les jours non plus jusqu'au samedi et au sabbat de l'Ancienne Alliance, mais à partir du dimanche, jour de la Résurrection dans la Nouvelle Alliance.

Le dimanche, jour de repos

Le repos de Dieu n'est pas inaction (malheur à nous si Dieu cessait de créer !), mais jouissance. Se reposer n'est pas ne rien faire, mais jouir de ce pour quoi le travail existe : jouir d'être fils de Dieu et frère des hommes. Jouir d'être fils de Dieu : «*Tu sanctifieras le jour du Seigneur.*» Nous y reviendrons un peu plus loin. Jouir d'être frère des hommes : le dimanche est un jour où les relations entre nous sont cultivées pour elles-mêmes. En famille d'abord : le dimanche, on peut et l'on doit prendre du temps pour se parler sans regarder sa

montre, pour penser la vie commune, envisager l'avenir. Au-delà de la famille, le dimanche permet de restaurer les autres relations : la hiérarchie du travail et du pouvoir laisse place à la simple fraternité de ceux pour lesquels, fondamentalement, « *il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ; car tous ne font plus qu'un en Jésus-Christ* » (Ga 3,28).

Voilà pourquoi, dès que la société antique est devenue chrétienne, l'Église a organisé le repos du dimanche, et elle continue à le réclamer là où sa voix est entendue, comme un premier correctif à l'exploitation du faible. Nos syndicalistes seraient sans doute étonnés de découvrir qu'il y a plus de cent ans, c'est le pape Léon XIII qui parlait le premier du repos du dimanche comme d'un « droit des travailleurs », et non pas une simple concession de l'entrepreneur pour que l'ouvrier soit plus performant le lundi matin.

Le dimanche, jour de fête

La fête est un besoin fondamental de l'homme. Mettre un beau costume, aller au restaurant ou vibrer devant un match de foot est d'autant plus précieux que cela ne sert à rien : il s'agit alors de vivre pour vivre, parce que la vie est belle. La Bible nous promet un grand festin au soir de l'Histoire : il ne s'agira plus de se nourrir, mais d'exprimer cette joie de vivre totalement. La fête n'est pas désor-

dre, mais œuvre d'art. Loin d'être un déroulement irrationnel, elle suppose des règles qui en font le langage de la joie de vivre, et de vivre en frères.

Le dimanche, jour de gratuité

Au IV^e siècle, le dimanche s'est imposé comme le jour de repos dans l'Empire romain désormais christianisé. Aujourd'hui, au fur et à mesure de la dissolution des repères chrétiens de notre société, le repos du dimanche est attaqué de partout : ouverture des commerces, industrialisation des loisirs, etc. On peut se demander si, compte tenu de l'identité chrétienne dont se réclame malgré tout une grande majorité d'Européens, la liberté est réellement gagnante dans ces atteintes au repos du dimanche. Quoi qu'il en soit, le chrétien ne peut se résigner à voir dans le dimanche un jour comme les autres. Dans la mesure où il en a raisonnablement le choix, quelles activités sont donc pour lui compatibles ou incompatibles avec l'observance du jour du Seigneur ? Qu'il s'agisse de travailler ou de faire travailler les autres, un repère traditionnel est la distinction que l'on faisait autrefois entre les « tâches serviles », interdites le dimanche, et les « œuvres libérales », autorisées. Comme leurs noms l'indiquent, les premières étaient plutôt des tâches de serf, physiques, pénibles, relevant plus du muscle que du cerveau : travailler la terre, produire à l'atelier, etc. Les secondes étaient des tâches d'homme

libre, relevant plus de la création que de l'exécution : dessiner, écrire, etc. Comment conserver cette distinction, alors que le travail n'est plus guère mesurable par l'effort physique dans les sociétés avancées, mais par l'argent qu'il met en circulation ? De ce point de vue, le respect du dimanche passe d'abord par la volonté de ne pas s'enrichir ce jour-là. Il est sûr que faire son jardin, tâche pénible et bassement alimentaire au Moyen Âge, est aujourd'hui une détente sans réelle importance économique pour le citadin. En revanche, l'ingénieur en train de faire ses plans est en pleine activité lucrative, ce qui l'assimile beaucoup plus directement à l'esclave antique que le jardinier du dimanche.

Il est sûr aussi, aujourd'hui comme hier, que certaines tâches ne peuvent être remises au lundi (le médecin de garde ou l'agent de police doit prendre son tour le dimanche !), et que d'autres encore sont nécessaires au dimanche des autres : un minimum de commerces alimentaires ou de transports, par exemple. Mais même dans ce cas, le chrétien saura distinguer entre « profiter du dimanche pour s'enrichir » et « profiter du dimanche pour mieux servir », que ce soit par sa manière de travailler, ou par son attention à ne pas abuser d'une moindre concurrence ce jour-là pour faire payer ses services à un prix anormal.

Chapitre II

LA MESSE DU DIMANCHE

Pourquoi la messe du dimanche ?

Une majorité de baptisés sait qu'il faudrait aller à la messe le dimanche, et cette majorité n'y va pas : trop longue, ennuyeuse, incompréhensible, inutile, et autres prétextes. Nous dirons plus simplement : il n'y a effectivement rien à comprendre ni à trouver à la messe en dehors d'une volonté claire et déterminée de vie chrétienne absolument prioritaire. C'est le seul vrai problème. Parce que l'on y proclame la Parole de Dieu, la messe suppose une volonté de vivre de cette Parole. Parce que l'on y reçoit Dieu en nourriture, elle appelle une faim de Dieu. Parce qu'elle nous porte au cœur de la Passion de Jésus, il faut avoir pris conscience de la nécessité d'être sauvé. Et nous le savons bien, tout le monde n'est pas coupable de ne pas (encore) savoir tout cela.

En tout cas, essayons de comprendre la place centrale de la messe du dimanche dans une vie chrétienne.

Relevons d'abord que l'Église a toujours pensé son calendrier en fonction du dimanche. Il ne s'agit pas là d'une décision plus ou moins tardive, qui



nous laisserait la liberté d'en décider autrement aujourd'hui. Dans le Nouveau Testament, déjà, les manifestations de Jésus ressuscité de Pâques à la Pentecôte sont rythmées par le retour du dimanche. Et la célébration de cet événement-là ce jour-là était ressentie comme tellement fondamentale par les premières générations chrétiennes, qu'elles faisaient des prouesses pour participer à la messe en ce jour non chômé dans l'Empire romain, ce qui est la véritable explication de l'horaire très matinal de la messe dans l'Antiquité (et non pas la nécessité d'assemblées nocturnes plus ou moins clandestines). De même est-il sûr que le martyre de certains chrétiens n'a pas eu d'autre cause que leur participation à la messe. Et plus près de nous, pensons aux difficultés des fidèles qui ont tenu à célébrer la messe durant la Révolution, et de nos jours encore, à celles de nos frères de Chine et d'ailleurs : tous nous disent qu'il est tout simplement impensable d'être chrétien sans la messe. À méditer le dimanche matin quand on hésite à se lever !

Ce que cette ténacité manifeste, c'est la vraie nature du temps lorsqu'il est référé à l'eucharistie : en attachant sa présence à la messe là où elle est célébrée, Jésus nous rend contemporains de sa mort et de sa résurrection. « *Celui qui par nature est invisible se rend visible à nos yeux; engendré avant le temps, il entre dans le cours du temps. Faisant renaître en lui la création déchue, il restaure*

toute chose et remet l'homme égaré sur le chemin de ton Royaume. » (Préface de la messe de Noël) Et la messe du dimanche devient dès lors le point de contact entre le temps et l'éternité, le point où « *le fruit de la terre et du travail des hommes* » devient « *pain de la Vie* », où l'activité de la semaine présentée sur l'autel reçoit son sens définitif de construction du Royaume de Dieu. C'est cela que le prêtre porte sur la patène, et il ne porterait rien du tout si les fidèles n'étaient pas là avec le poids de la semaine écoulée.

La messe, acte d'Église

Nous disons du pain consacré à la messe qu'il est devenu corps du Christ ; nous disons également de l'Église qu'elle est corps du Christ. Les deux sont étroitement liés : la communion fraternelle sous toutes ses formes (faite de partage, de pardon et de service mutuel), naît de la communion de chacun au Christ. Mais lorsque la messe est célébrée le dimanche, cela prend un relief particulier du fait que normalement tous les fidèles y sont présents. C'est dire qu'y participer ou non n'est pas une affaire purement privée : l'Église est mutilée lorsque l'un des membres du corps du Christ lui fait défaut.

La messe du dimanche a-t-elle toujours été obligatoire ?

Question d'esclave, alors que « *vous avez reçu l'Esprit des fils* » (Ga 4, 6) ! Question moderne, qui oublie que la vraie liberté n'est pas de suivre ses envies, mais de donner un sens à sa vie ! La messe a toujours été ressentie comme vitale et rappelée comme telle par les pasteurs au fil des siècles. Est-il obligatoire de manger et de dormir ? Quand le médecin doit répondre à cette question, le malade est normalement très atteint ! Et le médecin répond oui, mais sans trop d'illusion sur l'issue fatale ! Donc, nous répondons oui, mais en vous conseillant de prendre bien vite beaucoup de vitamines, c'est-à-dire de plonger au cœur de la foi chrétienne, de redécouvrir qu'elle ne vient pas nous ennuyer, mais nous sauver, là où laissés à nous-mêmes nous filons droit à la mort.

QUELQUES QUESTIONS ANNEXES



Pourquoi pas la messe à la télévision ?

Si la messe était un cours ou une conférence, la télévision pourrait sans doute y pourvoir. Ou si même elle était un spectacle. Mais nous venons de souligner qu'elle est l'acte d'une communauté, et d'une communauté concrète : on y apporte ce que l'on est, et l'on y reçoit ce que les autres sont devant Dieu, et cela au moment où Dieu se donne lui-même à nous, non pas en spectacle, mais charnellement, réellement. Même si la messe célébrée dans l'église de votre quartier est peu brillante, ennuyeuse et froide, parce qu'elle est malgré tout une messe « en chair et en os », elle vaut infiniment mieux que la plus belle des cérémonies pontificales à la télévision. Et c'est pour la même raison que l'Église recommande au chrétien d'être autant que possible fidèle à sa communauté propre dans la pratique de la messe : si votre curé bafouille et si les modes liturgiques locales vous irritent, cette messe laborieuse dans votre paroisse reste, dans la foi, celle à laquelle Jésus lui-même normalement vous invite, puisque c'est là qu'il vous a placé et qu'il vient à vous. Les habitudes actuelles de

nomadisme dans tous les domaines font que l'on choisit sa messe comme son supermarché ou son lieu de vacances, et il ne serait guère réaliste pour les pasteurs de s'y opposer systématiquement ; cependant, soyons conscients du risque de mesurer la messe à la satisfaction que l'on y trouve, ou de choisir ses amis là où Dieu voudrait nous donner des frères.

Cela veut-il dire que la messe à la télévision est à fuir ? Non, mais puisqu'elle n'est qu'une image de la messe, ne lui demandons que ce qu'une image peut donner : le désir de la messe « en vrai ». Autrement dit, si l'âge, la maladie ou la distance vous retiennent loin de l'église, la télévision peut vous rappeler que cette messe « en vrai » se déroule ailleurs, et cela peut aider à s'y unir d'intention tout en recevant un certain enseignement, mais tout cela n'a de sens que dans l'attente de la pleine participation à l'eucharistie dont on est momentanément privé.

Et quand il n'y a pas de prêtre pour dire la messe ?

Cette situation est bien connue dans les campagnes. Le dimanche doit-il alors y redevenir un jour ordinaire ? Bien sûr que non. Tout d'abord, avouons que le problème ne se poserait guère si nous acceptions de faire pour la messe la moitié des kilomètres que nous parcourons quotidiennement pour nos courses ou nos loisirs. De ce point de vue,

l'agrandissement actuel du territoire des paroisses rurales est assez logique, car il ne fait qu'accompagner celui du territoire sur lequel ses habitants vivent le travail, l'école et l'ensemble de leurs relations. Pourquoi trouve-t-on cela très normal dans tous les domaines, sauf dans le domaine religieux ? Ne serait-ce pas une excuse à notre paresse ?

Cependant, même quand la bonne volonté n'est pas en cause, l'absence de messe sur place est ressentie douloureusement, et, de façon significative, souvent autant par les non-pratiquants que par les pratiquants. Sans doute pressentent-ils que dans un pays comme le nôtre, le clocher du village reste le repère le plus fondamental de la vie locale, et qu'aucune société ne s'est jamais constituée sans quelque rappel du sacré.

Une première réponse consiste à demander aux prêtres de faire des acrobaties le dimanche matin pour célébrer à la va-vite un maximum de messes, auxquelles assisteront à chaque fois une petite dizaine de personnes souvent âgées. On comprend que ce soit une bonne façon de dévaloriser le culte au moment où il faudrait au contraire en redécouvrir la solennité et la richesse communautaire.

Une meilleure réponse est sans doute d'accepter le changement d'échelle de la vie rurale : désormais, il faut savoir prendre sa voiture pour tout, et l'église paroissiale, celle où la communauté se retrouve le dimanche, n'est habituellement plus celle du

petit village. Cela ne veut pas dire que celle-ci doit mourir ou devenir un musée, mais qu'elle est appelée à fonctionner comme lieu de prière et d'adoration, plus que comme lieu de rassemblement. Nul doute qu'il nous faille encore apprendre à vivre positivement et sans crispation cette mutation, qui, si elle est réussie, créera un nouveau réseau chrétien dans lequel les anciennes paroisses recevront la sève des nouvelles.

Et lorsque, même compte tenu de ces changements, le prêtre reste trop rare pour assurer une messe accessible à tous les fidèles, que faire ? L'Église prévoit, dans les pays de mission notamment, des assemblées qui leur permettront de célébrer le dimanche sans pour autant célébrer l'eucharistie. On voit que tout le sens de ces assemblées sera d'attendre et de préparer la messe, mais en aucun cas de la remplacer. La Parole de Dieu y sera lue (plutôt que proclamée, car personne n'y tiendra le rôle du Christ), la communion y sera éventuellement distribuée, là où le Saint-Sacrement est conservé comme prolongement ou anticipation des messes célébrées ailleurs ou à un autre moment, mais l'Église souligne combien ces assemblées devront éviter soigneusement tout ce qui pourrait diminuer la «faim» eucharistique des fidèles. Là où il est inévitable, que ce jeûne forcé soit donc vécu comme une attente, et absolument pas comme une solution normale.